



Disponible en ligne sur
SciVerse ScienceDirect
 www.sciencedirect.com

Elsevier Masson France
EM|consulte
 www.em-consulte.com



Mémoire

Sur le fonctionnement psychologique pervers

About the perverse psychological functioning

J. Englebert

Département psychologie et clinique des systèmes humains, université de Liège, boulevard du Rectorat, bâtiment B33, 4000 Liège, Belgique

INFO ARTICLE

Historique de l'article :
 Reçu le 17 février 2011
 Accepté le 30 juin 2011

Mots clés :
 Fonctionnement psychologique
 Intuition
 Personnalité
 Perversion
 Saillance aberrante
 Théorie du rang social
 Territoire

Keywords:
 Intuition
 Personality
 Perversion
 Psychological functioning
 Salience syndrome
 Social rank theory
 Territory

R É S U M É

Après avoir rappelé la différence entre perversion et fonctionnement psychologique pervers, l'auteur propose une réflexion éthologique et écologique concernant ce fonctionnement particulier. Dans un raisonnement où nous distinguons la *signification* d'un comportement de sa *fonction*, il apparaît que la maîtrise du territoire et du rang social sont des « facultés » perverses observables. Le pervers est hyper-adapté à l'environnement social et il maîtrise remarquablement l'art de la relation et de la « territorialisation ». Il a probablement de grandes compétences perceptives et assurément un sens de l'intuition. Au-delà de cette adaptation sociale performante, surviennent néanmoins des « moments » paradoxaux où la « désadaptation » est complète. Ce sont probablement ces moments qui différencient le « leader » du « pervers ». Ces « moments pervers », qui sont rencontrés dans la clinique avec ces patients et qui apparaissent inexplicables d'un point de vue éthologique et adaptatif, sont des phénomènes essentiels à mettre en évidence dans un processus d'évaluation diagnostique.

© 2011 Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

A B S T R A C T

Objectives. – The objective of this paper is to analyze the perverse psychological functioning. The author starts by a reminder of the difference between perversion and perverse psychological functioning. Then, he proposes to approach the subject from an ethological and ecological framework: By distinguishing the meaning between a behavior and its function, it appears that control of territory and social rank are observable perverse skills. The psychoanalytic propositions are also discussed. The propositions of this study have some similarities with Freudian metapsychology (particularly the concept of cleavage) but also a major difference: According to the author, the pleasure principle that is automatically assigned to the pervers need to be revisited.

Patients and methods. – This theoretical contribution is based on clinical practice in prison (one of the few places where a pervers is encountered in a clinical setting). We propose a three-arguments based method for understanding the adaptive dimension of perverse psychological functioning. First argument: The first view is the model of depression and social rank according to evolutionary psychology. According to the author, the pervers has high skills to assess his Social Attention Holding Potential (SAHP). Furthermore, he is an expert in mastering human territory. Second argument: The pervers seems opposed to the schizophrenic patient for the perception of salient stimuli that are a source of social information. The theory of salience syndrome (following the social neurocognition) makes it possible to conceptualize the excellent perception's skills of the perverse subject. Third argument: Phenomenological philosophy studies the concept of intuition (as opposed to intelligence). Again, this psychological dimension should be regarded as very well controlled by the perverse subject.

Results. – When we analyze these results, we note a social “hyperadaptation” of these patients. But we have to note that there are moments (short but important) of mismatch and maladjustment. These “perverse moments” are very important to be observed and regarded as a pathognomonic symptomatology of the perverse functioning. This fact probably distinguishes the “leader” from the “pervers”. The specificity of the perverse functioning should be viewed as a continuum of adaptation along which an individual may pass from “hyperadaptation” on the one hand, to moments of failures and mis-adapting on the other hand.

Adresse e-mail : jerome.engagebert@ulg.ac.be.

Conclusions. – The pervert is well adapted to his social environment and is a specialist in relationship and “territorialization”. He has excellent perception’s skills and relational intuition. But in the other hand there are specific moments for which ones the “mis-adapting” is totally complete. This entity requests a specific diagnostic category. This acknowledgment would facilitate research and studies on this type of psychological functioning. But it is probably difficult to have a nomothetic knowledge about the perverse personality. Indeed, some elements such as the limited number of subjects who accept to be evaluated, their elusive logic, their tendency to refuse to cooperate in a study if there are no benefits represent some obstacles. These arguments force us to have a non-conventional research method even though there is not a lack of a nosographic entity. Finally, we note that a perverse psychological functioning is complex to identify, partly because it requires time as well as an observation framework.

© 2011 Elsevier Masson SAS. All rights reserved.

1. Perversion et personnalité perverse

Si le DSM IV [1] définit sous le label « paraphilies » les différentes perversions sexuelles comportementales (exhibitionnisme, fétichisme, frotteurisme, pédophilie, masochisme sexuel, sadisme sexuel, transvestisme fétichiste, voyeurisme et paraphilie non spécifiée), ce manuel diagnostique n’identifie pas la personnalité perverse parmi les troubles de la personnalité. Mettre en comparaison l’acte déterminant la perversion sexuelle et le *fonctionnement psychologique* que représenterait la personnalité perverse, suggère l’hypothèse intuitive d’une éventuelle proximité conceptuelle. Il convient alors de poser une série de questions tout à fait essentielles : *La présence d’une perversion comportementale implique-t-elle la présence d’une personnalité perverse ? Ce recouvrement est-il systématique ? Une personnalité perverse indique-t-elle une tendance nécessaire à la paraphilie ?*

Si un minimum de pratique clinique permet de répondre par la négative à ces trois questions, il nous semble que le problème gagnerait à être étudié en décrivant le fonctionnement psychologique pervers indépendamment de l’occurrence d’une perversion comportementale. Nous proposons donc, au cours de cet article, de décrire quelques grands principes du fonctionnement psychologique pervers. Il conviendra, pour la suite de cet article, de distinguer l’acte (et son éventuelle répétition, ou récurrence s’il s’agit d’un fait délinquant) qui indique la perversion comportementale et le *comportement* dans la vie quotidienne (dont la répétition permet de mettre en évidence un fonctionnement). Dès lors, l’acte est à penser dans des perspectives sexologique et criminologique (dans les cas de délinquance) et le *comportement* dans une perspective psychologique ou psychopathologique.

2. Les caractéristiques adaptatives du fonctionnement psychologique pervers

Nous proposons donc de nous focaliser sur le fonctionnement psychologique du sujet, indépendamment de la présence éventuelle d’une perversion comportementale. Les nouvelles questions qui se présentent sont : *Comment le sujet pervers entre-t-il en relation ? Quelles sont ses spécificités comportementales au contact des autres ?*

Comme le souligne Mormont [13], le pervers est maître dans l’art de semer la zizanie, il prend temporairement le parti des uns et les dresse contre les autres, il incite à la révolte sans jamais s’exposer, il exploite les faiblesses et contradictions qu’il identifie chez autrui, il use des règlements en habile procédurier. Dans son rapport à la règle (la loi), le pervers présente une position ambiguë : cette loi est essentielle, car c’est dans la transgression que la véritable nature du sujet pervers pourra s’exprimer [Ibid.]. Dans son rapport à autrui, l’ambiguïté est aussi de mise ; il semble que l’autre soit, plus que l’objet permettant la transgression, celui qui permet la mise en place du processus pervers [Ibid.]. Ajoutons une « qualité » spécifique qui semble recouvrir ce descriptif : le sujet pervers se caractérise, d’un certain point de vue, par une

grande compétence sociale et relationnelle. C’est sur cette dernière « faculté » que nous allons proposer trois arguments explicatifs. Les deux premiers sont basés sur des modélisations théoriques modernes de syndromes psychiatriques qui, s’ils sont éloignés du fonctionnement pervers, identifient des *unités signifiantes d’analyse*. Si, dans ces deux syndromes, la dépression et la schizophrénie, ces unités signifiantes d’analyse identifient une déficience par rapport à une norme contrôle, pour le fonctionnement pervers, il s’agira plutôt d’atouts psychologiques, de compétences, de facultés concernant ces mêmes unités signifiantes. Le troisième argument que nous proposons s’intéresse, dans une dimension « transnosographique », au modèle phénoménologique de l’intuition.

La méthode d’analyse que nous avons requise pour cet essai théorique est clinique et dans une perspective *écologique*. C’est à travers notre expérience de clinicien en milieu carcéral que nous avons rencontré mais aussi observé, quasiment au quotidien, des sujets qui présentent un fonctionnement psychologique que nous qualifions de pervers.

2.1. Premier argument : le modèle de la dépression et du rang social selon la psychologie évolutionniste

Les publications les plus conséquentes consacrées à la psychiatrie et la psychologie évolutionnistes ou à l’association entre éthologie animale et psychiatrie n’abordent pas l’étude du fonctionnement psychologique pervers [6,10,21,26]. Ce constat peut paraître étonnant tant certaines composantes adaptatives de ce fonctionnement psychologique sont évidentes. Mormont souligne la proximité entre le principe pervers et l’exercice de dispositions adaptatives, sources d’organisation et de progrès scientifique. Cet auteur pose une question paradigmatique pour notre réflexion : « Car enfin, n’est-ce pas en ne se contentant pas de ce qui est défini par les limites apparemment naturelles, n’est-ce pas en leur faisant violence et en les dépassant que l’homme a développé ses connaissances, ses moyens d’action et son univers ? » [13 p. 282].

Dans une perspective qui consiste à repérer les composantes adaptatives des comportements, aussi pathologiques soient-ils, le sujet pervers semble maîtriser remarquablement deux compétences fondamentales à l’être humain : le *territoire* et le *rang social* (notions intrinsèquement liées). Alors que les fonctions de territoire [5,6,16] ou de territorialisation [4,7] ont été définies à de nombreuses reprises, la théorie du rang social [14–16,18,21] mérite d’être précisée. Le sujet social, lorsqu’il entre en interaction, est amené à évaluer ses capacités et ressources en les comparant à celles des autres. Une évaluation adéquate du « Social Attention Holding Potential » (SAHP) [14–16] est essentielle pour que l’individu conserve sa place au sein de la hiérarchie groupale, son rang social. Une mauvaise évaluation conduirait le sujet vers la « défaite » dans la « compétition sociale », alors qu’une bonne évaluation permettrait au sujet de rentrer en compétition, quand la prise de risque est limitée (en termes de perte de ressources, risque

de chute dans la hiérarchie), et d'augmenter la probabilité de prestige et de popularité. Soulignons que le SAHP ne se calcule pas à partir de critères objectifs et fixes et dépend du contexte et de la culture du groupe dans lequel s'exprime le sujet. C'est ainsi qu'un type de comportement pourra être parfaitement valorisé dans un groupe et être inadéquat dans un autre.

L'évaluation du SAHP inclut donc aussi la capacité à évaluer les normes et codes inhérents au groupe dans lequel le sujet s'exprime. Par rapport aux animaux groupaux, une des spécificités de l'homme est d'avoir la possibilité de multiplier les groupes d'appartenance (les relations familiales, professionnelles, amicales, voisinage, clubs de sport, réseaux sociaux, etc.), ce qui nous permet d'émettre l'hypothèse que le groupe pourrait être l'objet de la *névrose de l'homme moderne*. Névrose dans le sens où le sujet doit faire des choix et compromis lui permettant de s'exprimer au sein d'un groupe parfois, aux dépens d'autres. Le pervers, en analogie aux propositions freudiennes, semble échapper à cette « névrose » en parvenant à briller sur toutes sortes de territoires, en remportant de nombreuses « compétitions sociales » et en évitant les interactions relationnelles risquées en termes de ressources potentielles ou de hiérarchie sociale.

Il convient de rappeler que la théorie du rang social est surtout utilisée en psychopathologie comme modèle explicatif de la dépression [11–16,21]. La perspective qui est la nôtre est de nous intéresser à une composante du fonctionnement du sujet pervers qui le place sur un continuum à l'opposé de la dépression (rejoignant la proposition freudienne de la perversion comme mécanisme de défense face à l'affect dépressif [8]). Ce modèle permet de comprendre les grandes « compétences relationnelles » du sujet pervers. En voici trois arguments :

- *le discours* : c'est généralement à partir du discours que l'hypothèse du fonctionnement pervers est posée. Tour à tour, l'ensemble des situations sociales vécues exposées, mais aussi l'interaction synchronique avec l'auditeur, sont inscrites dans une maîtrise parfaite des normes et codes attendus combinée à une faculté d'évaluation des ressources disponibles. Il ne s'agit pas ici d'un discours « appris » ou « plaqué » mais plutôt de la possibilité d'ajuster ce discours en fonction des événements et des réactions manifestes de l'interlocuteur ;
- *l'observation* : lorsque le sujet pervers est en détention, ce sont les interactions sociales qu'il est donné d'observer. Le pervers est celui qui est élu comme représentant des autres tout en parvenant à occuper la cellule la plus prisée, en ayant le travail le plus intéressant et le mieux payé ; il est en possession de trousseaux de clés que bon nombre des membres du personnel de la prison n'ont pas ; il parvient à obtenir des entretiens privilégiés avec le directeur d'établissement ; il trouve souvent les moyens de se procurer des denrées alimentaires personnelles ou des objets qui seront de nature à améliorer son confort et asseoir un peu plus sa dominance sociale (ordinateur, télévision, installation d'air conditionné dans la cellule, etc.). Bref, il parvient à occuper un rang social élevé et à maîtriser remarquablement le territoire. Il fait rapidement l'unanimité dans son groupe de pairs (codétenus) mais aussi dans les groupes connexes au sein de la prison (agents pénitentiaires, membres du personnel ou de la direction, etc.). Une nuance cependant – elle se révèle importante – réside dans le fait que les individus côtoyant le sujet pervers présentent souvent une capacité de discernement entre ce qui a été commis par le passé et la grande adéquation *hic et nunc* : « Malgré tout ce qu'il a pu faire... » Cette faculté, qui est évidemment en lien avec notre hypothèse des hautes compétences socio-adaptatives, nous permet de souligner la proximité relative de cette observation avec le concept psychanalytique de « clivage du moi », à la nuance décisive que la « spaltung » se joue, selon le matériel observé, dans le chef

de l'individu entré en interaction avec le sujet pervers, plutôt du côté de ce dernier ;

- *le passage à l'acte* : des plus crus aux plus glaçants, les récits livrés par les sujets pervers impressionnent souvent par la description fine des différents protagonistes et par la relation dissymétrique mise en récit – nous rappelant que l'acte délinquant n'est jamais accessible que par le réaménagement de différents récits biographiques (ce que le sujet pervers sait pertinemment). Le sujet pervers explique généralement la grande probabilité de réussir l'entreprise qu'il initie et précise qu'il parvient de manière « intuitive » – mot que nous avons à annoncer mais que nous définirons *infra* – à « connaître » son vis-à-vis. Nous pensons, par exemple, à ce patient pervers et pédophile qui nous affirmait que les paramètres de sa réussite à attirer de jeunes victimes ne dépendaient que du *lieu* où cela se passait (le territoire) « Il fallait que l'endroit soit adéquat » et de son *intuition* : « Quand je le sentais bien, ça marchait à chaque fois, à la fin, je ne me trompais plus jamais, je n'avais plus de refus ».

2.2. Deuxième argument : le modèle de la schizophrénie et du « salience syndrome » selon les neurocognitions sociales

En cherchant toujours à identifier des unités significantes permettant d'analyser le fonctionnement psychologique pervers, une modélisation de la schizophrénie telle qu'elle est proposée par les cognitions sociales est un point de vue peut-être quelque peu éloigné mais pertinent pour comprendre la compétence de perception du monde que nous attribuons au sujet pervers. Si pour la modélisation précédente nous opposions sur un même continuum le pervers au dépressif en termes de facultés, ce sera ici avec le schizophrène que la comparaison sera établie. La théorie qui retient notre attention est celle du « salience syndrome » [9,20,22–25]. Dans la vie quotidienne – situation idéale pour étudier la psychopathologie – un individu est bombardé de milliers de stimuli venant du monde extérieur. Parmi ces stimuli, certains sont des vecteurs potentiels d'informations pertinentes. Cette pertinence permet à tout un chacun de s'exprimer adéquatement dans le monde social et de comprendre les sollicitations d'interactions d'autrui et de l'environnement. Ces informations pertinentes sont donc des « stimuli saillants » auxquels nous allons porter attention en tant que sujet social. C'est précisément à ce niveau que la population des schizophrènes présenterait un déficit majeur, ce qui expliquerait leur tendance au repli social. En fait, ces patients tendent à identifier comme stimuli saillants des stimuli qu'une population témoin ne sélectionne pas ou identifiera comme des stimuli neutres. On parle alors de « saillance aberrante » qui empêchera le sujet de partager un monde social et ses conventions implicites de manière optimale.

Ces propositions mettent en évidence ce que nous appelons, pour les besoins de notre construction théorique, une *unité signifiante d'analyse* permettant d'étudier le fonctionnement pervers. Notre hypothèse, qui n'a bien sûr pas la puissance nomothétique offerte par les études statistiques réalisées sur les sujets schizophrènes, est d'identifier chez le pervers une grande compétence à déterminer les saillances à l'origine de l'intégration au monde social. Et il nous semble qu'en plus de partager adéquatement ce sens commun intégrateur, il soit capable de percevoir certains aspects inhabituels que peu de gens voient mais qui existent, néanmoins, bel et bien. Or, une fois de plus dans une dynamique adaptative, il ne fait aucun doute que percevoir des choses (stimuli ou informations) que personne ne voit mais qui existent réellement est un *avantage* psychologique. Cet avantage permet non seulement une meilleure adaptation à l'environnement ou, mieux, une faculté à faire évoluer cet environnement, mais il renvoie aussi à l'interlocuteur une impression de maîtrise sans faille du territoire ainsi que des personnes s'y exprimant.

Cette caractéristique du fonctionnement psychologique permet la synthèse utile et idéale qui consiste à percevoir la réalité de manière différente mais exacte, à partager un sens commun tout en permettant une (r)évolution de ce sens commun.

2.3. Troisième argument : le modèle phénoménologique de l'intuition

Nous pouvons étudier le même phénomène grâce à un modèle théorique différent en nous référant à la phénoménologie et au concept d'« intuition ». Si nous pouvons nous accorder sur le fait que l'intuition est un *obstacle épistémologique* à la connaissance scientifique [2], il n'en demeure pas moins qu'une *épistémologie* de l'intuition mérite d'être évoquée. Si nous concevons que notre objet d'analyse est la subjectivité – ici, celle du sujet pervers – nous serons aussi d'accord pour reconnaître qu'« il n'est d'autre connaissance qu'intuitive. La déduction et le discours, improprement appelés connaissance, ne sont que des instruments qui conduisent à l'intuition » [19]. Selon Bergson, l'intuition est une forme de connaissance du monde instantanée et immédiate qui permet une connaissance singulière des phénomènes [3]. Il s'agit d'un concept qui se différencie de la notion d'intelligence (qui consiste à figer les phénomènes pour pouvoir les analyser), notion qui conduit à l'élaboration de généralités, de principes. La connaissance intuitive des phénomènes (qui s'inscrit dans la durée, à la différence de l'intelligence qui s'inscrit dans l'immobile et dans l'intemporel) est une sorte d'évidence qui ne nécessite pas de justification ou de méthode d'investigation [3]. Enfin, l'intuition est par définition un phénomène social qui nécessite une relation et l'acceptation d'une signification commune dans les échanges. Ce sens commun, qui caractérise l'intuition, donne l'impulsion aux échanges relationnels et permet de marquer son état d'esprit et d'identifier celui d'autrui, tout comme le vécu émotionnel, l'approbation, le refus, la colère, etc.

Cette forme d'accès aux phénomènes sociaux qu'est l'intuition serait une faculté naturelle que l'on retrouve chez tout un chacun en des proportions variables. Comme le suggère Minkowski [11,12], nous pouvons observer que cette faculté n'est pas toujours présente en même qualité. Cette faculté d'intuition est remarquablement bien maîtrisée chez le sujet pervers. Plus qu'une véritable intelligence donc, c'est cette compétence intuitive et fulgurante de l'instant qui caractérise le pervers et son fonctionnement. Cette discrimination décisive entre ces deux formes de connaissances, que sont l'intelligence et l'intuition, permet de couper court à ce lieu commun trop souvent assimilé au sujet pervers, consistant à en faire un individu à l'intelligence supérieure. C'est selon nous faux et, soit non fondé cliniquement, soit induit par une erreur de positionnement du clinicien. D'une part, bon nombre des patients pervers ont généralement des compétences intellectuelles assez banales ; d'autre part, la répartition de l'intuition n'entretient en rien un lien de dépendance à la répartition de l'intelligence chez l'être humain. Parmi une population de déficients mentaux, nous avons déjà, par exemple, pu observer des patients présentant un fonctionnement pervers. Mais il est évident que les capacités de maîtrise du territoire, du rang social et de l'intuition sont assez faibles en comparaison du clinicien auquel ces patients déficients mentaux font face ; les tentatives de maîtrise de la relation peuvent apparaître inadéquates ou caricaturales. En revanche, lorsque le clinicien s'autorise à devenir observateur, il remarque qu'au sein d'un groupe de patients déficients mentaux, certains présentent, face à des sujets d'un niveau intellectuel similaire, des facultés d'intuition nettement supérieures leur permettant d'organiser la communauté et d'éviter les interactions potentiellement trop coûteuses sur le plan des ressources et du rang social.

3. Le « moment pervers » : l'inadaptation paradoxale

Nous venons de souligner un phénomène trop souvent oublié ou (dé)nié, qui est la composante hautement adaptative du fonctionnement psychologique du sujet pervers. Nous avons eu l'occasion d'insister sur la valeur de survie que peut représenter un tel fonctionnement dans un groupe social. La maîtrise des finesses et de la complexité des interactions entre les individus, la faculté d'initier ces interactions au bon moment, au bon endroit et avec la bonne personne, la capacité à repérer des détails, des informations inhabituelles qui se révèlent exactes mais généralement non perceptibles sont aussi, avons-nous suggéré, à la base du progrès et de l'évolution technique d'une société. Cela dit, il faut maintenant distinguer les différences – peut-être peu nombreuses mais essentielles – qu'il y a entre le pervers et le leader. Car, en effet, il pourrait être interpellant de constater que la frontière entre le normal et le pathologique est assez confuse.

Une nouvelle question peut être posée : *un leader est-il pervers ? Ou, du moins, le leadership implique-t-il certains traits de caractère pervers ?* C'est ce qu'une première lecture trop rapide et réductrice de notre proposition pourrait permettre. Il nous semble évident qu'il n'en est rien et nous allons essayer de le démontrer sans passer par le positionnement moral dont le défaut majeur est de devoir attribuer de manière arbitraire une intentionnalité, une aspiration psychologique au sujet. La proposition serait extrêmement simple ; le pervers serait celui qui présente un trouble de la morale, une immoralité qui prône le non-respect de l'autre, et le leader conserverait à travers sa morale un idéal sociétal où autrui serait respecté. L'un serait misanthrope, l'autre philanthrope, et tous deux mettraient leurs facultés au service d'un objet différent : le pervers au service de lui-même (la recherche du plaisir personnel), le leader au service de la communauté (le principe d'altruisme).

Notre hypothèse discriminante est autre ; elle prend sa source dans la temporalité narrative et est issue de la clinique. Les entretiens cliniques avec un sujet pervers sont particuliers : s'ils s'inscrivent dans une temporalité et une spatialité particulières (à cause de ce sentiment de perte de la traditionnelle maîtrise que ressent le clinicien), ils sont, à force, assez répétitifs et prévisibles. Le pervers propose un récit où la maîtrise est à la fois *synchronique* (le contexte du récit, ce qui se passe lorsque le récit est produit) et *diachronique* (le contenu du récit). Si on est au départ impressionné par un nombre incalculable d'anecdotes mettant en lumière cette maîtrise (que nous avons explicitée à travers le triple argumentaire *supra*), on devient presque « habitué » et finalement « peu étonné » des nouvelles démonstrations de l'« hyperadaptabilité » du sujet : ce qui est *incroyable* devient *cru* sans étonnement. Ces exceptionnelles qualités deviennent, à force d'en entendre de nouvelles lors de chaque entretien, assez banales et, répondant toujours à la même (psycho-)logique, prévisibles.

Néanmoins, un moment apparaît dans la structure narrative du récit [17], un hiatus temporel illogique, incompréhensible au regard du fonctionnement habituellement proposé par le pervers. L'« hyperadapté » devient inadapté, le rationnel devient irrationnel, le sens commun si bien maîtrisé semble devenir immaîtrisable. L'acquis fonctionnel du comportement devient nul, la maîtrise des normes et codes sociaux est perdue, l'intuition est incertaine.

Ainsi, dans un contexte d'expertise, lorsque nous demandons, au bout d'une demi-heure d'un entretien marqué par une maîtrise parfaite, le nombre de ses victimes, le sujet nous répond, alors que quatre seulement sont répertoriées, qu'il en a près de quatre cent cinquante.

Un autre de nous confier, dans une situation similaire, après avoir vanté nos mérites et compétences professionnelles, que, dans l'ensemble de la prison, il n'a pas encore rencontré quelqu'un d'aussi

« supérieur » que lui, quelqu'un qui arrive à son niveau pour pouvoir discuter de choses sérieuses.

Nous pensons aussi à l'exemple, que l'on peut qualifier de « classique » tant il est souvent rapporté, concernant l'exposé des faits proposé par le pervers. Le pervers semble transmettre à son interlocuteur, sans pouvoir se « retenir », un sentiment de jouissance et de plaisir (bien que les statuts effectifs de ce plaisir et de cette jouissance doivent être rediscutés plus loin) lorsqu'il aborde les faits qui l'ont incriminé.

Ces moments spécifiques méritent selon nous au moins trois commentaires. Premièrement, ils peuvent s'apparenter en certains points à un accès maniaque, voire prendre des allures quasiment délirantes. Pendant quelques instants – cela se réduit parfois à quelques secondes – le sujet ne maîtrise plus rien, il est dans un moment de folie, il n'aliène plus mais est aliéné. Deuxièmement, la spécificité de ces « pseudo-délires » n'est pas tellement à chercher du côté de l'éventuelle véracité (après tout, a-t-il réellement plus de quatre cents victimes ? Est-il réellement supérieur à quiconque il rencontre ?...) mais surtout du côté de l'étonnant caractère « hors propos » du discours. Dans ces moments, le sujet pervers se condamne tout seul, il pose lui-même son diagnostic. Celui qui manie si bien le bâton le donne à autrui pour se faire battre. Enfin, troisièmement, ces « moments pervers » peuvent être par la suite rediscutés ou commentés par le sujet lui-même. Ils sont rationalisés, relativisés, une explication logique est trouvée afin de récupérer les qualités adaptatives (« C'était excessif, il fallait que ça sorte. C'est une sorte d'exutoire, vous devez connaître ça ? »).

Certains diraient que le pervers se révèle réellement à ces moments précis. Cette proposition n'est pas tout à fait exacte. Nous ne pouvons pas affirmer que ces courts moments seraient les seuls reflets du fonctionnement psychologique du sujet. Le principe pervers est justement de concilier ces deux moments extrêmes et opposés sur le continuum de l'adaptation. La spécificité du fonctionnement pervers serait à chercher du côté d'une *adaptation paradoxale*, fluctuant selon une temporalité très spécifique (les moments pervers restent l'exception mais finissent toujours par apparaître lorsque l'on donne le temps à l'expression d'une élaboration narrative). Nous avons insisté sur la notion de perception de la réalité et sur cette compétence remarquable qui consiste à percevoir la réalité de manière non conventionnelle mais suffisamment adaptée pour partager une signification sociale commune. Précisément, lors de ces « moments pervers », la volonté de percevoir de manière idiosyncrasique et « révolutionnaire » dépasse la logique du sens commun. Cette faculté perdue de penser l'autre dans l'espace commun d'interaction laisse à penser ces moments comme des instants de « pseudo-folie » ou des épisodes que nous nous risquerons à qualifier d'aliénants ou de « pseudo-psychotiques ».

En résumé, notre postulat est le suivant : une maîtrise des normes et limites, des facultés perceptives hors du commun mais adaptées, de grandes compétences d'intuition relationnelle, sont des composantes majeures caractérisant le fonctionnement psychologique pervers, mais elles ne sont pas pathognomoniques. Ces caractéristiques sont essentielles au « diagnostic », mais leur simple présence ne peut déterminer un fonctionnement psychologique pervers. Et c'est notre hypothèse du « moment pervers », ce moment paradoxal où l'inadaptation est patente, qui va permettre de mettre au jour un fonctionnement psychologique de ce type. Le pervers n'est pas seulement un être hyper-adapté tout comme il ne doit pas non plus uniquement être repéré par ses épisodes « inadaptés ». C'est plutôt la question même de l'adaptation qui est au cœur de sa problématique ; c'est cette variation de l'adaptation qui distingue le pervers. L'organisation perverse, que l'on réduirait trop vite à une tendance stricte à l'adaptation sans faille, est en fait plus vacillante que ce à quoi on pourrait s'attendre. Enfin, si ce « moment pervers » est assez complexe à expliciter et à construire

sous la forme théorique, nous pensons en revanche qu'il est assez « facile » à identifier. Mais, si ces moments se repèrent sans trop de difficultés, ce sera, une fois encore, lorsqu'il faudra les expliquer, les rationaliser, que les difficultés apparaîtront.

4. Mise à l'épreuve des propositions psychanalytiques

Il convient d'abord de reconnaître à la psychanalyse le mérite d'avoir été la première à s'être intéressée au fonctionnement psychologique pervers et à s'être autorisée à théoriser une modélisation à ce propos. La première et probablement la seule, si bien que poser la question du fonctionnement psychologique pervers inscrit presque automatiquement le discutant dans le giron du freudisme. Si nous avons souligné la proximité relative de plusieurs de nos propositions avec certaines hypothèses de Freud (notamment le clivage du moi), nous devons souligner une distinction essentielle. Elle permettra, en explicitant cette incompatibilité, d'affiner nos propres positions.

Un certain consensus peut être trouvé entre les différentes propositions psychanalytiques : le pervers agit selon la recherche de plaisir, et autrui est celui qui peut lui permettre d'atteindre, moyennant manipulation et « utilisation », ce plaisir. Le pervers trouve plaisir, jouit, disent certains, du tour qu'il joue à l'autre ; il jouit grâce à l'autre qui est essentiel dans son économie psychique, lui permettant d'atteindre la satisfaction, le plaisir. Il est d'ailleurs bien exact de différencier le pervers du psychopathe précisément sur le sort qu'il réserve à l'autre. Le psychopathe, dans une optique utilitariste stricte, utilise autrui afin d'atteindre la satisfaction, autrui n'a aucune espèce d'importance et n'est qu'un moyen justifié par la fin (ou faim) ; le pervers a besoin d'autrui, sa présence est l'élément essentiel et *sine qua non* de la satisfaction : pour jouir de l'autre, il faut un autre.

Cette hypothèse du vécu de plaisir présente une aporie essentielle qui consiste à attribuer au sujet un état intrapsychique présumé. Cette attribution significative présente un apport adaptatif notable à l'individu confronté au pervers : elle permet de rationaliser un comportement observé, mais aussi elle différencie de ce fonctionnement psychologique-là le quidam, qui sait, plus ou moins, ce qui est source de sa propre satisfaction et de son plaisir. Il n'en demeure pas moins qu'il s'agit d'une simple hypothèse qui ne se confirme pas toujours lorsqu'elle est confrontée à la clinique. Bien souvent, le sujet pervers ne parvient pas à donner une signification aux comportements identifiés comme déviants (certains, ne redoutant pas le raisonnement tautologique, diraient, sans doute, qu'il s'agit d'une nouvelle forme de manipulation...). Si nous pouvons comprendre, et observer, ce principe d'attribution d'un état interne chez tout un chacun, il est bien plus problématique de l'utiliser dans une tentative de modélisation rigoureuse du fonctionnement psychique. Si les causes et significations d'un comportement demeurent obscures pour l'observateur, tenter de souligner la fonction que ce comportement peut remplir est, en revanche, bien plus opérant. C'est précisément ce que nous avons tenté de faire à travers cet essai, en tâchant d'appréhender le fonctionnement psychologique du sujet pervers.

Attribuer un ressenti, une motivation ou un état psychologique à un comportement peut être tout aussi pertinent que fallacieux. La difficulté logique est qu'aucune méthode ne permet précisément de déterminer le degré de pertinence de l'interprétation ou de l'attribution. C'est, selon nous, l'apport le plus fondamental de l'éthologie dans le giron des sciences humaines, qui consiste à rechercher la fonctionnalité d'un comportement dans l'environnement proche (et, comme le suggèrent les éthologues, dans l'« environnement d'adaptétude évolutionniste ») plutôt que de lui donner une signification psychique. Sur cet aspect, nous sommes donc en contradiction avec les propositions psychanalytiques.

5. Retour sur la perversion comportementale et le passage à l'acte

L'hétérogénéité des délinquants sexuels, en termes de fonctionnement psychologique, de diagnostic et de passage à l'acte, est maintenant bien connue : tous ne sont pas pervers – la plupart ne le sont d'ailleurs probablement pas. Un constat nous a d'ailleurs toujours frappé, à ce sujet, dans l'organisation de bon nombre de prisons. Une pratique commune (mais pas partagée par tous les établissements) est de regrouper les auteurs d'infractions à caractère sexuel sur une section commune de la prison (dans des conditions souvent déplorables). Cette section est régulièrement et rapidement identifiée péjorativement par les autres détenus mais aussi par les agents pénitentiaires. Ce constat tranche avec la description que nous faisons des grandes facultés d'adaptation, de maîtrise du territoire et du rang social attribuées au pervers. Précisément, dans plusieurs prisons, nous avons pu observer, telle une sémiologie pathognomonique, que les seuls délinquants sexuels qui échappaient à ce « traitement de (dé)faveur » étaient les sujets pervers. Les membres du personnel s'empressant de donner une *signification* et une *causalité* rationnelle à ce constat (pour des raisons de travail, de santé, de confiance, etc.) sans envisager la composante *fonctionnelle* de cet état. Soulignons que l'initiative de cette mise à l'écart des délinquants sexuels est préconisée pour « protéger » ces détenus des agressions et intimidations des autres ; les pervers parvenant à échapper, sans que l'on sache trop comment, à cette menace.

Si nous venons de rappeler que bon nombre de délinquants sexuels ne présentent pas de fonctionnement psychologique pervers, il est aussi vrai que bon nombre de pervers sont à identifier parmi les délinquants non sexuels mais aussi au sein de la population non délinquante. Avec les qualités que nous leur avons identifiées, il est normal de retrouver des sujets avec un fonctionnement pervers à tous les niveaux de la société et certainement en nombre important dans les fonctions hautement valorisées et dans lesquelles l'exercice d'un certain pouvoir sur autrui est accepté, voire encouragé. Si nous acceptons une proximité de fonctionnement psychologique entre le sujet pervers délinquant et des individus souvent très adaptés socialement qui présentent une composante perverse, parfois plus grande encore que les premiers nommés, nous devons, au moins, nous pencher sur cette observation en interrogeant la thérapeutique du sujet pervers. Poser la question de l'adaptation et des compétences, malgré la grande délicatesse des « dossiers » de ces sujets, est certainement une piste intéressante à investiguer. Dans ce contexte, une perspective thérapeutique importante peut être proposée ; celle-ci consisterait à réfléchir avec le sujet pervers aux composantes adaptatives de son trouble tout en pointant les comportements inadaptés (interroger les « moments pervers »). Chercher à installer une culture du compromis entre ces deux pôles (la notion de clivage du moi apparaît de nouveau) nous semble certainement plus réalisable que de chercher à modifier un fonctionnement qui apporte « la plupart du temps » autant de ressources et de maîtrise au sujet.

Enfin, se pose, avant de conclure, la question du passage à l'acte. Nous pourrions dire que le passage à l'acte du sujet pervers s'inscrit « forcément » dans son fonctionnement psychologique (il en va de même pour l'obsessionnel, le paranoïaque, etc.). En début d'article, nous soulignons une distinction qui nous apparaît essentielle entre l'*acte* commis et le *comportement*. Notre pratique clinique en milieu carcéral nous a montré à de nombreuses reprises qu'il est erroné de réduire le fonctionnement psychologique d'un sujet à un *acte* et qu'il convient d'ajouter l'analyse des comportements quotidiens du sujet. C'est en analysant l'inscription d'un acte dans l'histoire du sujet au côté du répertoire comportemental que la clinique et l'observation permettent de saisir la dynamique

psychologique ou psychopathologique d'un sujet. Un acte n'a pas de signification (ou plutôt en a-t-il une multitude) mais peut avoir une fonction hypothétique qu'il conviendra de confronter aux comportements du sujet.

6. Conclusion

Pour conclure, nous voulons souligner qu'un fonctionnement psychologique pervers est complexe à mettre en évidence, notamment parce qu'il demande du temps et le développement de qualités d'observation parfois difficilement opérationnelles dans certaines situations cliniques ou d'expertise. Pour pouvoir améliorer la connaissance de ce fonctionnement, cette entité demande une reconnaissance nosographique et diagnostique propre. Cette reconnaissance faciliterait les recherches et les études sur ce type de fonctionnement. Notre hypothèse d'une « hyperadaptation » pourrait être éprouvée par des méthodes neurocognitives. Nous pensons, par exemple, à un dispositif proposant des tâches de résolutions de problèmes sans issue. Mais, on peut se demander s'il est raisonnable d'envisager d'avoir une connaissance nomothétique de la personnalité perverse. Le nombre restreint de sujets « disponibles » pour une évaluation, leur logique insaisissable, leur tendance au refus de collaborer à une étude s'ils n'y trouvent pas avantage, etc., ces arguments font que le sujet pervers échappe presque par principe aux méthodes de recherche conventionnelles. Mais, évidemment, cela ne veut pas dire que l'entité nosographique n'existe pas.

Tout en connaissant le lourd tribut que peut représenter le fait d'apposer ce « diagnostic » à propos d'un sujet, nous estimons, néanmoins, qu'il est important de pouvoir le mettre en évidence lorsqu'il est présent (comme il est, par ailleurs, essentiel de se garder de le poser lorsqu'il est absent). Pour ce faire, la *répétition* et l'*observation* sont les seuls moyens de parvenir à objectiver ce type de fonctionnement en réduisant le risque d'identifier des faux positifs.

La difficulté essentielle est et restera de parvenir à parler et à écrire sur le pervers. Pointer une dynamique perverse et parvenir à la faire comprendre aux autres relève presque de l'impossible car, d'une certaine manière, le pervers est toujours dans le juste. Il n'a pas toujours une bonne excuse, il a toujours une bonne raison. Le principe pervers dépasse le dicible, la dynamique perverse est difficilement verbalisable. C'est pourtant ce que nous avons essayé d'entreprendre à travers cet essai.

Déclaration d'intérêts

L'auteur déclare ne pas avoir de conflits d'intérêts en relation avec cet article.

Remerciements

L'auteur tient à remercier Valérie Follet et le Professeur Christian Mormont pour leur relecture attentive de cet article et leurs encouragements.

Références

- [1] American Psychiatric Association. Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders, DSM-IV, 4th ed., Washington, DC; 2000.
- [2] Bachelard G. La formation de l'esprit scientifique. Paris: Vrin; 1947 (1989).
- [3] Bergson H. La pensée et le mouvant. Paris: PUF; 1934 (2009).
- [4] Deleuze G, Guattari F. Mille plateaux. Paris: Éditions de Minuit; 1980.
- [5] Demaret A. Éthologie et psychiatrie. Bruxelles: Mardaga; 1979.
- [6] Demaret A. La psychiatrie évolutionniste. Acta Psychiatr Belg 1991;91: 197–231.
- [7] Englebert J, Gauthier JM. Géographie et psychose : territoire et perte du corps commun. Ann Med Psychol 2011;169(9):559–63.
- [8] Freud S. Le fétichisme. Œuvres Complètes vol XVIII. Paris: PUF; 1927 (2002).

- [9] George B. Saliency dysregulation syndrome: a patient's view. *Br J Psychiatry* 2009;194:467.
- [10] Mc Guire M, Troisi A. *Darwinian psychiatry*. Oxford: Oxford University Press; 1998.
- [11] Minkowski E. *Le temps vécu*. Paris: PUF; 1933 (2005).
- [12] Minkowski E. *La schizophrénie*. Paris: Petite Bibliothèque Payot; 1927(2002).
- [13] Mormont C. La personnalité perverse. *Acta Psychiatr Belg* 1990;90:278–88.
- [14] Price J. The adaptative function of mood change. *Br J Med Psychol* 1998;71:465–77.
- [15] Price J, Sloman L, Gardner R, Gilbert P, Rohde P. The social competition hypothesis of depression. *Br J Psychiatry* 1994;164:309–15.
- [16] Price J, Gardner R, Wilson DR, Sloman L, Rohde P, Erikson M. Territory, rank and mental health: the history of an idea. *Evol Psychol* 2007;5:531–54.
- [17] Ricœur P. *Temps et récit: Tome I, II et III*. Paris: Le Seuil; 1983.
- [18] Rohde P. The relevance of hierarchies, territories, defeat for depression in humans: hypotheses and clinical predictions. *J Aff Disorders* 2001;65:221–30.
- [19] Sartre J-P. *L'être et le néant*. Paris: Gallimard; 1943 (2000).
- [20] Speechley WJ, Whitman JC, Woodward TS. The contribution of hypersaliency to the "jumping to conclusions" bias associated with delusions in schizophrenia. *J Psychiatry Neurosci* 2010;35:7–17.
- [21] Stevens A, et Price J. *Evolutionary psychiatry: a new beginning*. London: Routledge; 2001.
- [22] Van Os J. A saliency dysregulation syndrome. *Br J Psychiatry* 2009;194: 101–3.
- [23] Van Os J. "Saliency syndrome" replaces "schizophrenia" in DSM-V and ICD-11: psychiatry's evidence-based entry into the 21st century? *Acta Psychiatr Scand* 2009;120:363–72.
- [24] Van Os J. Are psychiatric diagnoses of psychosis scientific and useful? The case of schizophrenia. *J Ment Health* 2010;19:305–17.
- [25] Van Os J, et Kapur S. Schizophrenia. *Lancet* 2009;374:635–45.
- [26] Workman L, et Reader W. *Evolutionary psychology: an introduction*. Cambridge: Cambridge University Press; 2004.